

L'expression de la marginalité dans *La gloria de los niños*, de Luis Mateo Díez

ANNE PAOLI
(Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse)

Résumé

Proche de la pensée rilkiennne, L. Mateo Díez rend hommage à la pureté de l'enfance avec *La gloria de los niños* (2007). L'œuvre, centrée sur l'héroïque exemplarité dont fait preuve le petit Pulgar – écho dévié du conte de Perrault – pour retrouver sa fratrie après le bombardement qui a détruit leur foyer, et tenir ainsi son engagement auprès de son père moribond, est sous-tendue par la notion de marginalité envisagée sous diverses perspectives : construction romanesque segmentée en chapitres-fables, espace labyrinthique que traverse l'enfant – Territoire imaginaire de l'auteur –, marqué au sceau de l'exclusion et de la déchéance, quête de Pulgar parsemée de rencontres hasardeuses où les laissés pour compte qu'il côtoie se jouent de la misère, de la solitude et du rejet dont ils sont l'objet. Une multiplicité d'obstacles que Pulgar franchit pour atteindre le Graal de cette aventure humaine, signant là la force de son innocence : une belle leçon de vie.

Mots clés : marginalité, fable, labyrinthe, quête, innocence, enfance

Abstract

Close to the Rilkian philosophy, L. Mateo Díez pays a tribute to the purity of childhood with *La Gloria de los niños* (2007). The novel is centred on little Pulgar's heroic exemplarity – a diverted echo from Perrault's tale –, which he displays in order to find his siblings, after their home was wrecked in a bombing, so that he can keep his word to his dying father. The concept of marginality underlies the story from different angles : the structure of the novel is segmented in fable-chapters, the maze-like space that the child goes through – the author's imaginary Territory –, is marked by exclusion and decline, Pulgar's quest is full of risky encounters where the outcasts he meets make light of poverty, loneliness and rejection. These are some of the many obstacles that Pulgar overcomes in order to reach the Graal of this human adventure, showing in this instance the strength of his innocence: a beautiful lesson in life.

Key words: marginality, fable, maze, quest, innocence, childhood

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
[...]

Mon unique culotte avait un large trou.

— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse¹.

Parmi ses multiples acceptations, le terme de marginalité englobe indéniablement la notion de marge ou de limite, mais également, de manière plus ou moins implicite, la figure du marginal ; celle d'un être vivant, volontairement ou non, « en marge de la société, parce qu'[il] en refuse les normes ou n'y est pas adapté », selon la définition du Robert². Qu'elle s'ancre dans la réalité ou qu'elle s'exprime en littérature, la marginalité se caractérise à partir de normes établies et, en ce sens, demeure relative. Ainsi est-on « marginal par rapport à un groupe institutionnalisé », comme le rappelle Arlette Boulimié³. La marginalité sous-entend le fait d'être en dehors d'un cadre établi par telle ou telle société, et « s'inscrit donc [...] dans une dynamique de rapports sociaux »⁴ ; par là-même, elle peut aussi induire une forme de mise à l'écart, voire de rejet du sujet qui, pour diverses raisons, n'a pas les capacités de s'adapter à ce cadre, se dérobe, ou s'en interdit l'accès quand il n'en est pas lui-même exclu.

La gloria de los niños, roman que Luis Mateo Díez publie en 2007, illustre à sa manière la figure du marginal. L'argument est centré sur la pureté et l'innocence de l'enfance dont le jeune protagoniste, Pulgar, est le paradigme parfait. Avec en arrière-plan les désastres de la guerre civile – bien que l'Espagne ne soit pas mentionnée et que le conflit évoqué ait une portée universelle – et pour aire géographique Celama et ses environs, Territoire imaginaire de L. M. Díez, le narrateur nous dévoile les vicissitudes auxquelles est confronté Pulgar, aîné d'une fratrie, pour retrouver sa sœur et ses frères jumeaux, après le bombardement qui a détruit son logis : une promesse que ce garçonnet d'une douzaine d'années, déjà orphelin d'une mère fauchée par une balle perdue quelques années auparavant, a faite à son père moribond sur son lit d'hôpital. Ce héros des temps modernes issu de quartiers misérables dévastés par la guerre et mis sur la touche, dont la principale tâche est de glaner objets et nourriture parmi les détritus, seul moyen de subsistance pour sa famille, n'aura de cesse de mener à bien sa quête pour tenir son engagement et s'assurer, une fois les enfants retrouvés et enfin résolue leur prise en charge par des adultes responsables, que cette nouvelle voie les

¹ Arthur RIMBAUD, « Ma Bohème (Fantaisie) », *Poésies, Œuvres complètes*, Paris La Pléiade, 1951, p. 69.

² *Le nouveau petit Robert de la langue française*, Paris, 2009, p. 1537.

³ Arlette BOULIMIE (éd), *Figures du marginal dans la littérature française et francophone, Recherches sur l'imaginaire*, Université d'Angers, Centre d'Études et de Recherches sur l'Imaginaire, Écriture et Culture, Cahier XXIX, 2003, p. 11.

⁴ Guillaume MARCHE, « Marginalité, exclusion, déviance. Tentative de conceptualisation sociologique », Arlette BOULIMIE (éd), *Ibid.*, p. 43.

sortira de l'ornière. La résonnance des contes de fées, l'écho de Dickens et l'accent picaresque présents dans le roman ne sauraient pourtant gommer la spécificité stylistique et narrative de ce dernier, « mezcla de lo coloquial y lo culto, del lenguaje realista y de expresiones antinaturalistas », pour reprendre la formulation de Antonio Sanz Villanueva⁵.

Sans remettre en cause l'identité générique de l'œuvre, l'auteur – par le biais d'un narrateur omniscient – emprunte des chemins de traverse qui l'éloigne quelque peu du champ fictionnel de facture classique, pour offrir sa propre vision de l'enfance ; des chemins sur lesquels je m'attarderai en suivant l'ordre ci-après décliné : tout d'abord, les particularités de la construction de l'œuvre et la tonalité qui s'en dégage ; puis l'espace géographique, royaume narratif de prédilection de l'auteur, intimement lié à une mise à l'écart sociale et humaine des localités et des quartiers qui le constituent, tout en étant les lieux de passage de Pulgar au long de sa quête. Enfin, les rencontres qu'effectue le garçonnet dans cet univers, qui permettent de brosser le portrait de multiples personnages, dont la marginalité est à l'image des endroits où ils vivent. Parmi eux, une voix en retrait, celle de la marraine invisible, guide les pas de l'enfant dans ses pérégrinations.

En marge du romanesque

La gloria de los niños relève sans nul doute du genre romanesque, même si « la narrativa de L. M. Díez ha seguido un acentuado adelgazamiento de la sustancia anecdótica », depuis la publication de ses premières fictions jusqu'à celle qui nous occupe, constate A. Sanz Villanueva⁶. Néanmoins, le découpage de la narration obéit à soixante-deux chapitres fort brefs – les plus longs n'excèdent pas quatre pages – qui s'apparentent à presque autant de fables. Tandis que le fil anecdotique s'étire tout au long du roman, suivant le cheminement du jeune protagoniste d'une zone à l'autre, la quasi-totalité des chapitres dévoile avec une remarquable concision le regard des multiples personnages que croise Pulgar, sur le monde, la société, ou encore les réflexions et les sentiments du jeune garçon. Tous les épisodes sont titrés et celui qui clôt le roman en matérialise aussi les limites sous l'intitulé évocateur de « Reino cerrado ». Chacun d'eux, rédigé avec une remarquable économie de mots, constitue ainsi une histoire en soi. Cette concision se définit, au demeurant, au travers d'un contenu, non point moralisateur, mais plutôt moraliste, ponctué de quelques courtes phrases sous forme d'adages, d'aphorismes, de maximes qui nous éloignent ainsi momentanément de la structure

⁵ Antonio SANZ VILLANUEVA, Luis Mateo Díez, *La gloria de los niños*, El Cultural, 08/11/2007, [consulté le 26.06.2014], <URL: www.elcultural.es/revista/...gloria-de-los-ninos/21617>

⁶ *Ibid.*

romanesque, au profit de la fable. Nombreux sont les épisodes qui s'achèvent sur une sorte de précepte. Ces conclusions qui répondent à des exemples évoqués au fil des rencontres, ou en lien avec la famille de Pulgar, ont une portée généraliste, voire universelle. Elles adoptent souvent les caractéristiques d'une leçon que tire tel ou tel personnage, d'une moralité exprimée en quelques mots empreints de bon sens, de sagesse. Le lien qui unit la plupart de ces péroraisons met en exergue la misère, la souffrance de ces personnages qui vivent en marge : celle délimitée par des normes sociétales. Et si l'on admet avec Michel Foucault qu'« une société se définit par ce qu'elle rejette »⁷, les ravages d'une guerre comme celle qu'ont connue les personnages de *La gloria de los niños* accentuent davantage encore cette marginalisation dont sont victimes ces protagonistes. Ainsi en est-il des propos que tient l'un des galvaudeux estropié face à un Pulgar observateur, dont la teneur édifiante et la tournure un rien dogmatique – empreinte de la picaresque – pointent à la fois l'état de précarité du personnage et sa clairvoyance :

—Cuida de ti, chaval. Mira por lo que eres y por lo que necesitas. Los malos tiempos no tienen por qué hacerte malo, pero tampoco bondadoso. Se puede compartir un poco de pan y vino, pero la miseria es mejor no compartirla. Uno mismo es ya demasiada carga. (p. 23)

On décèle parfois une forme de distanciation, de recul face à l'expérience vécue. Si, en effet, la majeure partie des chapitres tient de la fable dans le sens où est exprimée une « vérité générale » – selon la définition du Robert⁸ –, situant par là-même l'œuvre à la lisière du roman, le caractère édifiant de la fable présent dans ces phrases lapidaires est à son tour nuancé par le sentiment de résignation, d'amertume, de rancœur des personnages en question, ou le profond réalisme qui s'en dégage. Tel est le cas avec Rovira, vagabond que côtoie Pulgar et qui n'est pas sans rappeler certains maîtres de Lazarillo, lorsqu'il donne son point de vue sur le rôle qu'il convient aux parents d'exercer sur leur progéniture, et sur la notion d'entraide : « La vida la consume el que puede, no me pidas lo que no debo darte. [...] Cualquier hombre que perdió el aprecio ya no merece la categoría de progenitor. A mi padre, si pudiera, lo corría a gorrazos » (p. 60-61). Ou cet autre miséreux prononçant sur un ton sentencieux : « El fugitivo tiene que huir, no le basta esconderse » (p. 98), et dont on devine derrière l'anonymat de l'article défini suggérant n'importe quel fugitif, que lui-même a payé chèrement de sa personne ; l'adage qu'il en retire et qu'il offre à l'enfant, par nature en

⁷ Comme le rappelle Jean-Pierre SAÏDAH, qui poursuit : « la marginalité devient la mesure à l'aune de laquelle on peut évaluer cette société », Jean-Pierre SAÏDAH, « Valeur et marginalité : l'exemple des petits romantiques », Dominique RABATE (éd), *Modernités, L'art et la question de la valeur*, n° 25, Presses universitaires de Bordeaux, 2007, p. 70.

⁸ *Le Petit Robert, op. cit.*, p. 995.

apprentissage de la vie, élimine dans une sorte d'ellipse le caractère anecdotique de l'expérience vécue, exprimant dans un présent de « vérité générale », une règle de vie à l'adresse des gens en marge de la société.

Un univers à part

Et c'est bien en marge d'un univers normé que se déroule la quête de Pulgar. L'espace géographique dans lequel se meuvent les personnages transporte le lecteur dans ce Territoire imaginaire créé par l'auteur et qui évolue au fil de ses publications. Dans *La gloria de los niños*, le Territoire se dessine au rythme des localités et des quartiers où chemine le personnage, mais ses contours demeurent flous ; les lieux traversés sont souvent noyés dans une brume automnale d'où émergent des champs de décombres et de gravats désertés par des loqueteux que la guerre n'a pas épargnés. La trajectoire de Pulgar s'inscrit alors dans une sorte de hors-lieu – dont seuls sont restés indemnes les noms des localités qui l'identifiaient –, sous-tendu par un hors-temps symbolisé par ce voile de brume jeté sur des ruines que le temps lui-même semble vouloir ignorer. Le paysage urbain de Borenes en est une illustration : « La niebla se deshacía y en el panorama de la hondonada los perfiles de Borenes asomaban como si la lejanía fuese mayor en la frontera de las choperas [...]. Una ciudad que no acababa de alzarse en la bruma vegetal » (p. 39). Les localités, les quartiers que parcourt Pulgar oscillent entre des ombres de villes et des « ciudades de sombra »⁹, peuplées de ruines qui se dressent parfois tels des fantômes. Certaines de ces zones urbaines en ont perdu leur âme, avec pour effet miroir une marginalisation et une déshumanisation qui déteint sur les habitants. C'est le cas de Poblado de Colma où s'aventurer devient périlleux : « –No vas a encontrar nada que alguien no se haya llevado. Es el peor sitio – affirme en guise d'avertissement un gamin que Pulgar croise sur sa route –. [...] –Los refugiados tienen sus centinelas. Al primer extraño lo corren a pedradas » (p. 137) : terrifiante mise en garde qui, sans nous ramener à une réalité espagnole d'une époque révolue, ravive l'image quelque peu surréaliste du village de Las Hurdes que Buñuel stigmatise dans *Tierra sin pan*. De même, Larmina – d'où est originaire Pulgar – dénaturé par les bombardements qui l'écartent de l'univers terrestre – pour imaginaire qu'il soit –, n'a d'autre choix que le ciel pour exprimer la désolation du paysage lunaire qu'offre désormais le quartier ; un ciel qui, en lui renvoyant sa propre image, souligne, si besoin était, le rejet dont il est l'objet : « [...] en aquellos extravíos en los que Larmina

⁹ Gregoria PALOMAR, « Luis Mateo Díez », Natalie Noyaret (éd.), *La narrativa española de hoy (2000-2010). La imagen en el texto. (I)*, Bern, Peter Lang, Leia, Vol. 20, 2001, p. 134.

desaparecía del mundo [...]. Los escombros eran como el espejo donde se reflejaba un cielo de piedra y barro » (p. 91).

Dépendant d'une ville perdue aux confins d'un Territoire, Larmina est aussi le premier exemple du récit à offrir l'image du labyrinthe, particulièrement à travers le dédale de couloirs de l'hôpital de la Misericordia qu'arpente le jeune garçon avant de tomber sur son père gisant sur un lit insalubre, au fond d'une salle qui l'est tout autant, reléguée dans la partie la plus extrême d'un édifice où la miséricorde semble elle-même laissée pour compte :

El edificio ofrecía tanto desorden como sufrimiento: un interior intricado que acrecentaba el temor y la confusión. [...] Era su padre y estaba en la Sala más vacía de cuantas había revisado, en la cama más lejana, en el rincón más extremo de ese desorden que con el sufrimiento podía destilar una atmósfera de suciedad y fiebre. (p. 11-12)

L'issue de ce piège labyrinthique que Pulgar réussit à trouver le conduit paradoxalement vers un tableau apocalyptique, signé « Sección de Desahuciados » (p. 12), qui n'aurait rien à envier aux peintures de Bosch, mais susciterait sans peine une autre forme d'égarement : s'étale, en effet, une concentration de crasse, de misère et de souffrance dans un local en marge de toute humanité, dans des corps anonymes, parmi lesquels celui du père de Pulgar : « Un viento de humedad y ruina parecía haber levantado todas las mantas de las camas que dejaban a la intemperie los cuerpos desnudos de los enfermos » (p. 16).

Si le labyrinthe est limité par des marges, s'y retrouver constitue un enfermement qui peut aboutir à l'exclusion du reste du monde. La Ciudadela, Borenes, images mêmes du parcours labyrinthique, représentent ainsi un obstacle à franchir, une marge que le jeune garçon doit dépasser pour mener à bien son objectif, et dont il a pleinement conscience : « Uno podía extraviarse en el laberinto de la Ciudadela » (p. 74) ; « No dominaba la ciudad y en el laberinto urbano olvidaba las referencias » (p. 82). À une plus grande échelle que l'hôpital de la Misericordia de Larmina, la cartographie labyrinthique des localités que traverse Pulgar donne lieu à une sensation de confusion et de désordre, un brouillage des limites géographiques propre à favoriser cet égarement. Colma est exemplaire à cet égard et notre jeune protagoniste en fait l'amère expérience. Le bourg offre, en effet, un curieux paysage linéaire où se mêlent aux vestiges d'une ruralité agonisante des grappes de baraquements anarchiques, symbole criant d'une misère trop prégnante pour n'être pas visible, trop dérangeante pour entrer dans un cadre normé. Une ville en transit, dirais-je, qui ne trouve pas sa place et reflète l'âme de ses « passagers » :

No era posible orientarse entre las chabolas del Poblado de Colma, que crecían como grumos desamparados en una extensión descontrolada; Colma se parecía a un andén en el que los viajeros iban acampando a la espera de un convoy que, si se descuidaban, podía irse sin ellos o, en el peor de los casos, arrollarlos al pasar. (p. 209)

Ces lieux investis confusément par une population fugitive sont imprégnés d'une misère gluante et d'une saleté pestilentielle. Les rigoles charriant déchets et détritus en tous genres circonscrivent et matérialisent les limites de la ville, les égouts à ciel ouvert marquant ainsi les frontières du Barrio : « *El reguero llevaba la suciedad del Barrio [...]. El hedor delataba el vertido final de un precario acantilado que tenía rotas las conducciones de los sumideros.* » (p. 43)

Si les espaces géographiques que parcourt le jeune Pulgar sont marqués au sceau d'une marginalité accrue par les répercussions de la guerre, c'est vers un autre espace que se réfugie le protagoniste, en marge de son activité quotidienne. Le rêve, si peu fréquent soit-il, constitue cet espace mental, certes non délimité, mais qui tient lieu de bulle protectrice dans laquelle se retrouve parfois le garçonnet. Fuyant de manière involontaire cet univers marginal dans lequel il erre en quête de nourriture avant de se consacrer à celle de sa fratrie, à l'issue du bombardement, il entre dans un autre monde qui constitue une deuxième mise à l'écart, momentanée, mais rassurante et apaisante. On assiste ainsi à une forme de mise en abyme de la notion de marginalité, même si dans cet emboîtement Pulgar ne peut contrôler l'espace réservé aux songes qui viennent le visiter : « *El sueño adquirió una consistencia reparadora en aquellos tiempos en que Pulgar afrontaba tantas obligaciones* » (p. 17), souligne le narrateur. Des rêves d'enfant où le visage protecteur de sa mère se penche sur le sien pour bercer son sommeil : « *algunos sueños en que la madre le visitaba con la intención amparadora de quien viene a velar al hijo que duerme* » (p. 17) ; où l'errance et la quête sont converties en fabuleux voyage, tandis que l'aventure et le périple qui les caractérisent sont transcendés par la découverte et l'exploit réalisés. Les phrases qui suivent en témoignent :

[...] se repitió el sueño que le llevaba entre las viñetas de alguna aventura que no tenía argumento, como si nada sucediera en la placidez de lo que podía ser un viaje en globo o el discurrir de una canoa por las aguas de un río muy ancho.

Nada alteraba aquella emoción placentera en la que Pulgar vislumbraba el remanso del cielo y las aguas como un paisaje del que era dueño, del mismo modo que protagonizaba lo que sucedía en las viñetas de sus tebeos más manoseados, donde el explorador siempre tenía a mano el catalejo y el cazador que dirigía el safari observaba atento las riberas de la selva. (p. 172)

Il est également des rêves qui expriment le bonheur de savourer une pâtisserie, d'admirer un paysage, d'écouter des histoires ou de connaître simplement la douceur de vivre : petites

joies simples auxquelles Pulgar, personnage paradigmique de ces populations d'enfants meurtris par les guerres qui ravagent la planète, ne peut prétendre qu'en rêve ; comme si les normes étaient inversées ; le rêve devient alors une nécessité pour s'abstraire d'un quotidien insupportable ; il exprime ces fragments de vie ordinaire devenus inexistants dans la réalité :

Pero en el hábito del sueño [...] generalmente Pulgar alcanzaba paraísos y emociones reconfortantes. [...] Volaba feliz, como un pájaro disuelto en el aire a quien le daba tiempo de admirar los colores y las formas de los paisajes y las nubes, o comía dulces en una confitería de enormes escaparates y llenaba una bolsa de bolas de anís mientras los dueños intentaban convencerle de que por Dios, por lo que más quisiese no se fuera o, en cualquier caso, volviera lo antes posible, o en la felicidad del propio sueño alguien, una voz cálida y sosegada, le contaba un cuento que en el límite de su mayor emoción prometía la continuidad de otro, la eternidad de todos los cuentos posibles con los que Pulgar también viajaba y corría las propias aventuras de aquellos niños que los protagonizaban. (p. 85)

Les rêves sont cependant éphémères tout autant qu'illussoires ; les souvenirs d'une réalité déchirante prenant place dans un espace-temps qui s'étend progressivement viendront les supplanter, telle l'image du corps sans vie de sa mère qui, loin de se dissiper s'affirme au fil des ans et annihile l'effet réparateur des songes: « [...] alcanzaría con el tiempo, en los recuerdos de Pulgar, una insistencia que fue vaciando el contenido de algunos sueños » (p. 17). La place que prennent les souvenirs suppose une prise en compte de l'écoulement du temps et de ses effets sur le protagoniste. Si le récit nous plonge dans une période donnée correspondant à l'enfance de Pulgar, son issue nous informe de ce que fut la destinée du jeune garçon, une fois accomplie sa mission. Le Territoire imaginaire s'est éloigné dans le temps et l'espace, au profit de villes réelles qui répondent aux noms de Madrid ou Barcelone ; l'une d'entre elles – on ignorera laquelle – accueillera l'adulte qu'est devenu Pulgar – prénom qui s'est évanoui lui aussi – ; un adulte, à son tour père d'une famille de trois enfants, intégré dans une société où il a trouvé ses marques (p. 221). Et l'enfance définitivement révolue confirme son statut de « Reino cerrado » ainsi défini autrefois par la Marraine de Pulgar sans que ce dernier en comprît le sens, et dont il fut cependant le prince sans le savoir. Mais les marges qui en délimitaient son périmètre ont disparu, tout comme le Barrio de Larmina dont l'homme a gardé l'image. Son retour sur ce périmètre géographique ne peut restituer le tracé emprunté dans l'enfance ; car ce royaume est définitivement clos et si son souvenir demeure présent, en poser le calque sur ses contours en parcourant ce qui furent autrefois les rues de Larmina demeure une vaine tentative :

El lejano atardecer en que Pulgar había vuelto al Barrio, [...] coincidía con este otro atardecer que el tiempo surcaba sin que las calles de Larmina pudieran orientar la

simetría de una misma búsqueda en la distancia de tantos años. El hombre en que se había convertido Pulgar también necesitó orientarse en el regreso, hacer un esfuerzo suplementario para delimitar el camino que reconduciría sus pasos por la ciudad recuperada... (p. 221)

Le temps a œuvré, offrant au Barrio l'opportunité de se tracer de nouvelles limites, balayant du même coup l'enfance et la patrie du jeune Pulgar. Mais l'une et l'autre, à l'instar de la pensée rilkienne, ne se fondent-elles pas ?

La quête de Pulgar

Il est donc temps de s'intéresser à la quête qu'effectue le jeune Pulgar. Le prénom qu'il porte le prédispose à ce parcours labyrinthique déjà évoqué, dans lequel le garçonnet tente de ne pas s'égarer. Même si l'écho de *Pulgarcito* n'a pas trouvé de prolongement intégral, la perte de la dernière syllabe du prénom emprunté au personnage de Perrault nous suggère de manière elliptique et symbolique une version quelque peu corrigée du conte de fées. La quête demeure présente et le parcours tout aussi difficile, mais la forêt féérique s'est transformée en un paysage urbain dévasté par la guerre et c'est à la demande de son père que Pulgar, investi d'une mission, accomplira son dessein. Ce parcours semé d'embûches est l'occasion de rencontres hasardeuses, risquées, mais aussi riches d'enseignement. Et c'est sur le personnage du père qu'il convient tout d'abord de s'arrêter, car il en est à l'origine.

Le récit s'ouvre sur les dernières paroles de Samuel – l'identité du père, à connotation biblique, nous est révélée au détour d'un chapitre –, explicitant le titre évocateur de ce premier chapitre aux accents moyenâgeux et mythiques, intitulé « *La encomienda* ». Contrairement au Petit Poucet, Pulgar reçoit la double mission de retrouver ses frères et sœur et d'obéir à son père qui lui en donne mandat, alors qu'il vit ses derniers instants à l'hôpital de la Misericordia. Pulgar ne le reverra donc pas, et c'est par touches mémorielles que le personnage se dessine au fil de la narration. Le narrateur reste avare de précisions sur la profession de Samuel ; ce dernier se distingue par une absence totale d'activité censée subvenir aux besoins de sa progéniture, Pulgar assurant le plus souvent la subsistance de sa famille grâce à ses incursions parmi les détritus, tandis que sa mère se tue à la tâche. Le flou sur la situation paternelle est élégamment suggéré par le narrateur, l'accent étant mis plutôt sur son habituelle non présence au sein du foyer, sans traduire pour autant le fait d'un travail acharné, bien au contraire : « *Con frecuencia no venía, lo que suponía una dejación de aquellas obligaciones a las que parecía comprometido en el sostén de la familia o, al menos, en lo que Pulgar fue percibiendo una suerte de abandono enredado con infinitas*

justificaciones » (p. 56). Un être, donc, en marge de la société, mais également de son propre univers – dont on a pu observer qu'il est lui-même mis à l'écart de la société –, et enfin de sa propre famille, plus enclin à fréquenter les tavernes et à errer tel un éternel vagabond, qu'à répondre à ses devoirs de chef de famille. Si les lois de la nature ont fait de Pulgar l'aîné de la fratrie, se voir subitement baptisé « el hombre de la casa » (p. 57) par un voisin, éveille chez l'enfant une inquiétude et un sentiment de culpabilité qui bien vite effacent l'initiale sensation réconfortante d'une vague estime de soi pour être ainsi qualifié (p. 57). Les trop rares conversations entre père et fils aîné sont loin de pallier l'absence du *Pater Familias*. Incapable de comprendre le comportement de son père, Pulgar tente cependant de mettre à profit une rencontre inopinée. Peu enclin aux confidences, c'est un homme qui se définit lui-même comme étant en marge de la vie qui se livre à son fils, après un passage à la taverne, puis un après-midi d'errance durant lequel Pulgar, l'ayant fortuitement aperçu sortir du bistrot, le suivra à une prudente distance durant son vagabondage. L'heure enfin venue de ramener son père à la maison, ce dernier, dans une sorte de confession volontaire et inévitable, brosse un portrait de lui-même particulièrement expressif. Si les propos tenus dépassent parfois l'entendement d'un esprit enfantin, ils témoignent néanmoins de la volonté paternelle d'expliquer un comportement marginal dont les conséquences rejoailliront immanquablement sur la ligne de conduite du fils aîné. Les paroles prononcées affichent néanmoins sans détours, mais sans nécessité de se justifier, une parfaite connaissance de soi : « casi nunca estoy donde debo » (p. 77), explique-t-il au jeune garçon, avant d'ajouter : « no soy malo, Pulgar, [...] pero no soy nada, quiero decir que no tengo la voluntad que me haga dueño de mí mismo » (p. 78). Déclaration cruelle tout autant que résignée de son incapacité à se prendre en charge et donc à assumer ses propres responsabilités, c'est également le constat sans appel d'un homme qui connaît ses limites et qui se réfugie derrière « una indolencia del espíritu que tiene algo de dolor » (p. 80), pour définir cet être « sin voluntad ni recursos, más inquieto que trabajador, más iluso que cabal » (p. 79) qu'il est.

Pendant ce temps, Pulgar, la main dans celle de son père le temps du retour au foyer, savoure ce moment unique : « Aquella mano que transmitía la complacencia del padre en el camino a casa. [...] Nunca como aquella tarde estuvo Pulgar más cerca de la comprensión de lo que su padre era y significaba » (p. 77). Conserver la main de son fils dans la sienne traduit par ailleurs le désir muet de Samuel d'exprimer une affection venue de manière providentielle au secours d'une incapacité à accomplir ses obligations de père. Au demeurant, ce geste sera essentiel dans la destinée de Pulgar, comme le précise le narrateur :

De esa calidez de la mano de su padre, mucho más de lo que sus palabras pudieron indicar, se forjó la propia confianza de Pulgar en sí mismo, en la condición de los sentimientos que, con el tiempo harían de él la persona que fue. (p. 79)

Pour autant, la responsabilité indue qui incombait à l'enfant pour pallier les manquements de son père atteint la démesure lorsque, sur son lit de mort, son géniteur l'enjoint de retrouver ses cadets séparés et déplacés après le bombardement de l'immeuble qu'ils occupaient, puis de s'assurer de leur prise en charge et de sa fiabilité. Dès lors la quête de Pulgar donne lieu à des rencontres où l'insolite et la marginalité relèvent de l'ordinaire des gens qu'il croise. Les accents picaresques pimentent les épisodes où Pulgar et Rovira se côtoient. Ce dernier a trouvé refuge au pied d'un mur encore miraculeusement debout, au milieu des ruines et des terrains vagues de Borenes. L'accueil qu'il réserve au garçonnet, précédé d'un chien errant que l'odeur des pommes de terre cuisant sur des braises de fortune a conduit jusqu'à lui, semble un mélange d'altruisme, de compassion et de solidarité : ce que Rovira traduit en lui offrant le plus gros des tubercules, sans oublier l'animal. Le geste s'accompagne d'une sorte d'énoncé théorique qui résonne comme un adage, tout en se voulant la justification de son acte : « Hay quien piensa que el mendigo que comparte la limosna con un bicho es más clemente y compasivo. El egoísta está mal visto » (p. 51). Ce comportement n'est cependant pas tout à fait innocent ni désintéressé, l'homme ayant très vite saisi le parti qu'il peut tirer de l'enfant et du chien – sur lequel je vais revenir –. Sans craindre le grotesque, le personnage vêtu d'un costume, d'une chemise et d'une cravate où le négligé et la saleté se font concurrence, revendique une dignité pourtant amoindrie par les aléas de l'existence. Mais l'image de soi demeure essentielle, même si elle est à ce point écornée que cet « hidalgo » contemporain n'hésite pas à transgresser les limites du ridicule en s'affichant dans une tenue totalement impropre au lieu qu'il fréquente et à sa situation de marginal vagabond. Le chevalier déchu n'en a cure ; le paraître reste encore un faire-valoir, qu'importe si la montre où le temps s'est arrêté et si l'anneau qu'il arbore ne sont que pacotille tape-à-l'œil :

No tiene maquinaria –dijo el hombre, al tanto de la observación de Pulgar–. Esfera y agujas. Y con la sortija no hay engaño posible, las baratijas cuando son tan malas no hay engaño posible. Pero sirven para la causa, no se puede tener pinta desastrada, hay que hacer notar la desgracia de quien no tiene alternativa, del que vive a menos. (p. 52)

C'est au nom de la dignité qu'il réfute sa condition nouvelle de mendiant, son orgueil et sa fierté lui servant de paravent pour dissimuler sans succès sa décrépitude : « No soy un actor pero tampoco un mendigo » (p. 52) ; « Es la dignidad de quien está reducido a esta circunstancia, chaval. El corazón es bueno, la piedad comprensiva, pero hay que competir con

la desesperación y el desacato » (p. 53). La mendicité, signe d’abaissement de soi, est vécue comme une offense que Rovira ne peut tolérer ; pour autant, la voie qu’il adopte pour survivre marque un pas de plus dans sa mise au ban de la société, car si la mendicité appelle la compassion, le vol engendre la condamnation, assortie parfois de persécution. Rovira n’y échappera pas, non sans avoir choisi l’enfant et le chien comme alibi pour mieux tromper l’ennemi. La faim appelle la ruse ; à défaut de combler l’estomac elle nourrit l’ingéniosité et aiguise l’adresse. L’image du faux couple père-fils, le père pris la main dans le sac pour sustenter son fils, ne saurait suffire à donner le change. Le stratagème utilisé et le vol commis – dont la cible est purement alimentaire –, atteignent leurs limites dans un univers déjà proche de l’infra-humain. Rovira, roué de coups, évitera cependant l’arrestation, grâce à la présence de l’enfant. Il en tire une leçon dont Pulgar s’alimentera :

Es curioso que cuando los tiempos son tan malos se agrande la maldad de esta manera. Las palizas más impías, el mayor desprecio para el que quiere llevarse apenas lo necesario para no morirse de hambre. No atraco bancos ni asalto a viejas indefensas, tampoco robo en las iglesias. Entre el cuerpo magullado y el hambre propiamente dicha no hay solución, (p. 66)

constate-t-il, avant d’énoncer crûment la part de responsabilité de l’être humain : « Mierda de humanidad » (p. 73). Ces paroles laissent pourtant apparaître le personnage dans toute sa fragilité ; une fragilité qui émeut Pulgar et le ramène involontairement à sa propre situation d’enfant désemparé (p. 73). Rovira croisera de nouveau la route de Pulgar, dont il fera son Lazarillo providentiel, après être tombé dans une embuscade, la faim l’ayant poussé à réitérer ses larcins. Le supposé maître, quasiment laissé pour mort, n’est plus qu’un va-nu-pieds, sa dernière once de fierté mise à mal sous un costume en lambeaux.

L’image d’un monde que la souffrance et la misère ont déshumanisé comporte néanmoins quelques exceptions. Certes la quête de Pulgar ressemble davantage à un *via crucis* qu’à un sentier pavé de pétales de roses. Cependant, les rencontres, révélatrices de l’âme humaine, apparaissent dans toute leur variété. Des personnages comme Cosme ou Armunia s’empressent de donner au garçonnet le peu dont ils disposent, effaçant ainsi cette limite palpable qui fait d’eux des laissés pour compte. Ce n’est pas sans humour que Cosme, le cafetier, propose à l’enfant d’entrer grâce au célibat la souffrance qu’endurent les enfants perdus ou orphelins, tout en lui tendant un plateau garni de viennoiseries, sandwich et autre verre de lait. Derrière la plaisanterie que l’enfant ne peut capter, affleure la conscience d’un homme qui n’a d’autres armes que la générosité et la dérision pour combattre la misère

humaine. Pour sa part, le repas que la généreuse Armunia, chez qui la porte demeure toujours ouverte, offre à Pulgar n'est autre que le prolongement de la parabole biblique ; dans le même temps, ce geste marque une rupture avec cette autre forme de marginalité qu'est la folie : étiquette dont l'affuble le voisinage depuis la disparition de son fils.

Clair rappel du conte de fées présenté dans une version contemporaine, le personnage de la Madrina, plus que tout autre, joue un rôle essentiel dans la quête de Pulgar. Il relève pourtant du domaine de l'invisible et reste en marge du parcours entrepris par son filleul et neveu, apparaissant dans le récit par l'unique truchement du souvenir qu'elle a laissé dans la mémoire de l'enfant. L'identité de la Marraine importe peu, seul compte son statut – la majuscule est un signe – qui lui confère le pouvoir de veiller sur le jeune garçon en mettant en exergue toutes les capacités dont il dispose. Abandonnée par son époux et victime des désastres de la guerre qui aura causé la mort de ses deux fils, c'est avec une certaine distance qu'elle analyse l'existence. Elle ponctue chaque visite que lui rend son filleul durant sa maladie de propos qui, tout en éveillant ses propres souvenirs et son affection pour Pulgar, sont autant d'assertions prêtes à guider l'enfant au fil de sa route. Présentées comme des maximes ou des adages, ces phrases dont Pulgar n'a pas toujours saisi le sens lorsqu'elles furent prononcées, lui reviennent en mémoire et donnent une sorte d'impulsion à sa quête. La Marraine, dans l'ombre du souvenir, en marge de sa mission, l'invite à aller au bout de son engagement car elle voit en Pulgar l'écho du Petit Poucet : un enfant capable par sa vaillance et son esprit éveillé, de trouver une issue à la forêt d'embûches auxquelles la vie le confrontera : « Eres de esos niños sagaces y despiertos, decía doblando la cabeza en la almohada, que tienen la viveza de los bichos más listos » (p. 13), explique-t-elle à son filleul avant sa mort. « Ya sabes que en el Bosque, como en la vida hay que administrar muy bien lo que se quiere y lo que se necesita. Eres un niño del Bosque... » (p. 13-14). Mais Pulgar est aussi pour la Marraine le paradigme de l'enfance ; or l'enfance est en soi vierge de toute valeur entachée de méchanceté, maltraitance, souffrance. L'enfance puise dans l'innocence, lorsqu'elle n'a pas encore été pervertie, ni détruite, l'expression de la confiance et de la pureté : « Así sois los niños de poderosos. La inocencia os inmuniza como el olvido purifica la memoria. Y por eso mismo, no hay mayor maldad que la que pervierte o maltrata la infancia » (p. 82). La Marraine, tout en restant en retrait, définit le sens de la quête que mènera son filleul ; ses paroles prédictives laissent aussi entrevoir qu'à l'image de Pulgar l'adulte devrait s'inspirer de l'enfant qu'il fut : « –Eres un niño poderoso y firme porque la vida te hizo necesario, y en la fuerza de tu inocencia cualquiera puede depositar la confianza. La gloria de que todos fuéramos como tú sanaría el mundo... » (p. 128).

Le roman que nous offre Luis Mateo Díez est une réelle leçon de vie qui émane de la force de l'innocence dont Pulgar est la parfaite illustration. La quête qu'entreprend l'enfant jusqu'à atteindre son objectif est existentielle à plus d'un titre puisqu'il lui faut, non seulement subvenir aux besoins de sa famille dans un premier temps, mais également retrouver sa fratrie et s'assurer de l'intégrité de son placement, à la mort de ses parents. Sans en écarter l'empreinte biblique, cette quête tient davantage d'une épopée initiatique que d'un cheminement religieux ou mystique. Une fois atteint le Graal de cette aventure humaine, après maintes nuits passées bien malgré lui « à la Grande Ourse », parfois adoucies par ses rêves d'enfant, il ne reste plus à Pulgar qu'à poursuivre sa destinée d'homme et à s'insérer dans la société. L'auteur, pour sa part, avec un profond respect, aura rendu un émouvant hommage à la pureté de l'enfance, « esa edad misteriosa que deja una huella indeleble »¹⁰ dans la vie de l'être humain.

¹⁰ « Luis Mateo Díez reivindica la inocencia de la infancia en “La gloria de los niños” », El correo.com, 23 octubre 2007, (actualisé le 22/11/2014), [consulté le 26/06/2014]
<URL <http://www.elcorreo.com/vizcaya/20071023/cultura/luis-mateo-diez-reivindica-20071023.html>>